

## Le climat et nous, comment dire ?

(Quatre livres pour toucher terre)

Quatre livres (deux romans dont une trilogie, un essai historique, un poème épique) sur le climat, presque anciens, déjà, au train où vont les choses, le premier étant paru en 2006, pour un exercice de partage et d'admiration. Beaucoup d'écrivains lisent pour écrire, pour poser leur propre voix. C'est aussi mon cas. Dans mes livres, je cite et paraphrase, et ma propre écriture est intimement mêlée à la parole des autres<sup>1</sup>. A plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un domaine aussi difficile, aussi contre-intuitif que le Climat. Mais cette fois-ci, cela ne s'est pas passé comme les précédentes : il m'a semblé plus urgent d'écrire sur ce que j'avais lu, et participer à le faire connaître, que de rebondir sur un texte qui me soit personnel. Dans ce travail, je n'ai pas recherché l'exhaustivité, impossible d'ailleurs tant la *climatic fiction* ou CliFi est aujourd'hui foisonnante<sup>2</sup>, ni même la représentativité dans le choix des livres, fruit du hasard des rencontres. Mes lectures sur le sujet ont été plus larges, mais je n'ai pas gardé de mémoire précise de mes évitements ni de mes déceptions, sinon que je ne recherchais pas de récits apocalyptiques en tant que tels, et que la plupart des poèmes que j'ai lus ou entendus sur le sujet m'ont paru limités, ne proposant rien de plus qu'un cri. Cet article est donc un dialogue avec des textes qui m'ont attiré, nourri, armé, et m'ont paru pouvoir procurer à beaucoup d'autres les mêmes bienfaits. Une promenade, invitant le lecteur à revenir aux livres eux-mêmes.

### Dans la lumière

Montée de l'anxiété climatique chez les jeunes urbains, remous autour de projets fiscaux prétendument *écologiques*, longues parenthèses négationnistes et manipulatrices de foules aux USA, ou au Brésil. En Europe et en France, risques de clivage entre urbains et ruraux, classes moyennes et populaires, riches manipulant les pauvres, tentation de repli, chacun sur sa culture de classe. Tout cela me renvoie à *Dans la lumière*, un roman de Barbara Kingsolver<sup>3</sup>, rencontré par hasard il y a peut-être huit ans, et qui depuis, habite au fond de ma mémoire.

Ce livre croise, d'une part, un accident écologique fictif mais vraisemblable : un énorme vol de papillons monarques délaisse ses quartiers d'hiver habituels au Mexique, se déroute vers les Appalaches sans autre issue qu'y mourir, et d'autre part, le trajet d'émancipation, voire de conversion, d'une femme. Della vit dans une petite ville sinistrée, vite et mal mariée, trop vite mère, prise au piège.

Emboitement des situations. Le macrocosme : changement climatique, crise économique, dérive des papillons. Le local : une société rurale close sur elle-même, quoique non sans réflexivité, y compris sur le plan environnemental, mais dont l'économie dépend largement de l'exploitation des ressources naturelles. Le versant forestier où les papillons ont trouvé refuge doit être exploité, il en va de la survie d'une famille. Le massacre annoncé interroge les gens du cru. Les gens venus d'ailleurs, scientifiques, militants, illuminés de toute écaïlle, se réfèrent à la grille de lecture plus

---

<sup>1</sup> Vincent Wahl, *Par où Or (ne) ment*, préface d'Alain Damasio, Editions Henry, Avril 2021. *Un poème-parcours sur l'Or, la Dette, l'économie financière*. Vincent Wahl *Tous les rôtelières !*, Editions Rhubarbe, 2010

<sup>2</sup> Cf. Irène Langlet, CliFi, SciFi, Littérature de genre & crise climatique, [lavedesidees.com](http://lavedesidees.com) 7 juillet 2020

<sup>3</sup> Barbara Kingsolver, *Dans la lumière*, traduit de l'américain par Martine Aubert, Payot-Rivages 2013, 559 p ; paru depuis en édition de poche

abstraite du dérèglement climatique. Della est le moteur de rencontres improbables. Embauchée comme assistante des entomologistes, elle se déplace d'un compartiment à l'autre. C'est pour elle l'occasion de changer, libérant d'abord ses sentiments, avant d'élargir ses capacités d'appréhender le monde et de comprendre peu à peu ce qu'elle veut pour elle-même.

La petite ville montagnarde est une métonymie d'une "rust belt/bible belt", devenue sans doute trumpiste aujourd'hui. Le livre propose une description fine des différences culturelles entre ces ruraux au fort sentiment de relégation et les écologistes, citadins, universitaires, pourvus d'une représentation globale du Monde. Toute une palette d'attitudes dans la relation à l'avenir, à la nature, à la vie affective et sexuelle, aux relations familiales, à la pauvreté, à la morale, est ainsi décrite. Pour les ruraux, la religion en est le véhicule, marquée par une sensibilité évangélique, mais beaucoup plus souple et réflexive, à sa manière, que ce qu'en disent les clichés. Ce n'est pas pour autant que Della pourra s'en contenter.

Le récit prend le temps nécessaire pour les détails, le déploiement des relations interpersonnelles, pour l'empathie avec des personnages jamais caricaturés, qu'ils soient *red-necks* ou citadins. Une pédagogie est mise en scène. Elle permettra à l'héroïne de comprendre les enjeux d'un changement climatique encore imperceptible, d'aborder de notions contre-intuitives comme les boucles de rétroaction, etc. Au-delà de cette dimension initiatique, didactique, le livre vaut pour son empathie, ainsi que pour la réflexion sur l'indispensable dialogue entre les deux cultures, celle d'un peuple dévalué, même à ses propres yeux, et celle des chercheurs. Della compatit avec les « savants », dont elle *ne sait pas comment ils parviennent à supporter un aussi redoutable savoir* que celui qui porte sur le réchauffement climatique. Avant la lettre, voici l'éco-anxiété. Elle vit aussi dans sa chair la pauvreté, les espoirs anéantis de son milieu d'origine. Elle veut, désespérément, faire comprendre à ses nouveaux amis, si fins, mais si pénétrés d'un sentiment d'évidence, pourquoi ce même milieu résiste, sinon au souci écologique lui-même, du moins, à le poser à l'échelle planétaire: les gens ne voient que ce qu'ils reconnaissent, explique-t-elle. Qui peut se résigner à croire à la fin du monde ? Le sentiment de classe est prégnant : le souci pour l'environnement a été attribué à *l'autre équipe*, il n'est pas pour les gens *comme eux*, assignés à des rôles qu'ils n'ont pas choisis. *Vous avez déjà payé le prix, alors autant ne pas se priver et y aller franco. Si je suis un redneck dans son pick-up, eh bien, je vais griller de l'essence.* A son contact, les universitaires abandonnent l'illusion de leur capacité à parler à tous les *camps*. Ils comprennent que le déni du changement climatique est en relation avec la *fracture territoriale*, est à leurs yeux, comme une condition de survie. Ce déni participe à une culture empruntée, fabriquée avec des motivations mercantiles, véhiculée par les médias conservateurs sans doute, mais devenue partie intégrante de leur identité. La condescendance des citadins ne fera que l'exacerber.

Bien sûr, la rencontre de classe à classe n'aura pas lieu, la femme passerelle devra choisir son camp. Mais la question est posée des conditions de réception du savoir et du plaidoyer écologique, de l'acceptation des changements à apporter aux modes de vie. A nous d'inventer un mode d'emploi dont on imagine qu'il associera le respect au souci des justices territoriale et sociale. Ce n'est pas gagné. Et ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que de s'achever sur une note non de désespoir, mais d'indécidable.

Les entomologistes de *Dans la Lumière* portent la tragédie, mais aussi le bonheur, du savoir. Mais que pourrait-il arriver si les scientifiques prenaient le pouvoir ? C'est l'éventualité qu'explore systématiquement Kim Stanley Robinson dans sa *trilogie climatique* dont le titre américain ne laisse pas d'équivoque : *Science in the capital*.

## La trilogie climatique

Les trois livres foisonnants formant la *trilogie climatique* de Kim Stanley Robinson font le récit utopique d'une prise de pouvoir par la science ou plutôt, du recours concerté et massif de financiers (les assureurs !) et des dirigeants politiques eux-mêmes, à des scientifiques agissants et coordonnés. *Les 40 signes de la pluie*, *50 degrés au-dessous de zéro*, et *60 jours et après*<sup>4</sup> dessinent une prise de conscience, transformée en programme à grande échelle de lutte contre le dérèglement climatique et ses dégâts. Publié aux Etats-Unis entre 2004 et 2006, la *trilogie* décrit, de façon prémonitrice, la légèreté et l'indifférence écologique d'un parti républicain au pouvoir, anti scientifique, au main des lobbies. Mais dans le livre, une succession de catastrophes climatiques (déluge et inondations, froid glacial sur la façade atlantique, fonte totale de la banquise) viendra bousculer cette classe politique enfermée dans ses jeux de pouvoir, jusqu'à l'élection comme président des Etats-Unis d'un sénateur démocrate plus conscient et conséquent que ses petits camarades.

On aura vécu presque intimement ces événements à travers la vie quotidienne et le monologue intérieur de l'un des personnages, le chercheur en sociobiologie Frank Vanderwal, détaché à la National Science Foundation (NSF). Conscient de l'écart entre l'ampleur de l'enjeu et le dérisoire des actions de la NSF, et décidé à quitter Washington, il en démissionne avec pertes et fracas et donne congé de son logement. Mais de manière inattendue, il est confirmé comme coordinateur d'une action scientifique volontariste et coordonnée, et décide d'assumer la situation de sans domicile fixe, tirant toutes les ressources nécessaires à sa survie de campeur dans les forêts urbaines devenues polaires, de son sens de la débrouille digne d'un personnage de Jules Verne, appuyé sur un savoir encyclopédique et de nombreuses technologies de pointe et de poche. Plusieurs fils narratifs s'entrecroisent, l'idylle avec une espionne effrayée, les tribulations d'un attaché parlementaire et père au foyer, l'acclimatation d'un groupe de moines tibétains que la submersion a chassé de leur principauté insulaire, les rencontres du SDF 4.0 avec les marginaux qui campent comme lui dans la forêt, des intrigues politico-scientifiques. Tout cela alimente le monologue intérieur de Frank, et ses variations sur le *dilemme du prisonnier* : ai-je intérêt à dénoncer, ou à me taire, coopérer ou trahir lorsque les intentions de l'autre joueur me restent cachées ? On peut s'y perdre un peu. J'en retiens une ouverture vers l'Utopie. Le récit s'appuie aussi sur l'ingéniosité des personnages, ainsi que sur une réflexion spirituelle d'inspiration bouddhiste. Mais le livre m'intéresse surtout par les tentatives de réponses détaillées, précises, crédibles qu'il propose aux questions suivantes :

- Comment une population – en l'occurrence celle de la capitale fédérale – vivrait-elle une succession de cataclysmes écologiques : inondation cataclysmique, vague de froid polaire – qu'ils soient insérés ou sans-logis ?
- Pourquoi et comment un organisme de coordination et de financement de la recherche scientifique cherche-t-il à acquérir de l'influence au plus haut niveau de l'Etat, et, s'il réussit, qu'en fait-il ?
- Quelles circonstances pourraient pousser à lancer d'énormes projets de géo-ingénierie (redémarrer le *Gulf Stream* ; couvrir la Sibérie d'un lichen OGM aux performances surmultipliées de séquestration du Carbone), et comment cela se pourrait-il se passer ?

---

<sup>4</sup> Kim Stanley Robinson, traduits en français par Dominique Haas – *Les quarante signes de la pluie*, Presses de la Cité 2006 et Pocket 2011 ; *Cinquante degrés au-dessous de zéro*, Presses de la Cité 2007 et Pocket 2011 ; *Soixante jours et après*, Presses de la Cité 2008 et Pocket 2011

Ma lecture me fait éprouver des sentiments ambigus. D'un côté, ce récit d'un ressaisissement collectif, d'un déploiement d'énergie et de créativité fait du bien, ancre l'espoir. De l'autre, la référence appuyée à la géo-ingénierie, sorte de paroxysme du solutionnisme technologique, alerte le lecteur de Jacques Ellul ou d'Evgueni Morozov. Le récit semble guidé par les codes du divertissement : les rebondissements de l'intrigue captent l'attention au détriment du fond, les personnages sont sommaires. L'auteur ne s'intéresse pas aux sentiments devant le bouleversement climatique, au contraire de Barbara Kingsolver. Enfin la narration ne laisse que peu de place à la réflexion sur les modes de production, d'extraction des ressources et de répartition des richesses, ni sur le modèle de croissance économique, voire sur *l'américan way of life*.

Ayant fait ce constat d'ambiguïté, d'un mélange de plaisir et de gêne, j'aurais pu laisser cette lecture à l'écart du cheminement ici retracé. Un ami à qui je faisais lire une version intermédiaire de cet article m'a encouragé, au contraire, à élucider ma perplexité dans ce cadre même, en interaction avec les autres lectures. Et d'abord, l'utopie de la Science aux commandes, du déploiement de moyens technologiques à la hauteur de l'enjeu qui anime la *trilogie climatique*, renvoie immédiatement à ce que Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz appelleront *le récit officiel de l'Anthropocène*.

### L'Événement Anthropocène

Cet ouvrage<sup>5</sup> est de bout en bout, un antidote contre l'amnésie, l'oubli des choix, des bifurcations qui nous ont mené là où nous en sommes, c'est-à-dire dans l'Anthropocène, au-delà du point de non-retour. Aussi un antidote contre les réécritures de cette même histoire. Le livre commence par le dévoilement, et la mise en perspective, d'un *récit officiel* de l'Anthropocène, selon lequel « nous », l'espèce humaine, aurions, par le passé, inconsciemment, détruit la nature jusqu'à altérer le système Terre. Vers la fin du 20<sup>e</sup> siècle, une poignée de scientifiques nous a enfin ouvert les yeux. Maintenant nous savons. Selon ce récit, les politiques traditionnels seraient défaillants et le public mal informé, ou encore piégé dans une dissonance cognitive, qui expliquerait sa résistance à l'évidence des faits. La tentative de rendre un tel récit hégémonique, sur fond d'oubli, ne serait pas innocent : il viendrait en effet légitimer, voire imposer comme la seule solution restante, le pouvoir de la Science, le recours massif à la géo-ingénierie, comme déjà le préfigure Kim Stanley Robinson. <sup>6</sup>

Nous sommes cette fois-ci non devant une fiction, mais devant une synthèse historique, saisissante par l'ampleur de son propos. Est mis en œuvre le conseil de Marc Bloch, de lire l'histoire à l'envers, à partir de nos questions actuelles, et disent les auteurs, pour donner sens à ce qui nous est arrivé et penser la nouvelle époque à partir des récits qu'on peut en faire : *renouveler nos visions du monde et nos façons d'habiter ensemble la terre*.

Le livre démontre que le *récit officiel de l'Anthropocène*, résumé plus haut, est historiquement faux, et de plus, dépolitisant, démobilisateur. Il n'est qu'une fable qu'il importe de déjouer. La période 1770 – 1830, des débuts de la révolution industrielle, se caractérise au contraire par une conscience

---

<sup>5</sup> *L'événement anthropocène* de Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, Le Seuil, 2013

<sup>6</sup> Cf Younnes Bousenna in *Socialter HS n°12* – décembre 2021 - pp 71-73 – *Réparer la planète pour mieux la détruire ? Les technologies envisagées actuellement à grande échelle pour refroidir l'atmosphère posent la question des effets collatéraux qui font qualifier leurs promoteurs d'apprentis sorciers*. L'article décrit la manière dont la géo-ingénierie trouve progressivement de plus en plus de partisans, mais montre aussi comment ce courant de pensée, développé à l'origine par des chercheurs sur l'hiver nucléaire, est porté par des groupes d'intérêt qui veulent éviter que soit posée la question du changement de système économique.

très aiguë des effets et des risques sur la nature ou même, déjà, le climat, de l'exploitation intensive des forêts, ou de l'industrialisation naissante. Dès 1896, Svante Arrhenius prédisait l'influence de la consommation excessive de combustibles fossiles sur le climat. De même, la *grande accélération* de l'après 2<sup>e</sup> guerre mondiale s'est accompagnée de critiques nombreuses, de la Bombe atomique, mais aussi de l'automobile, de l'étalement urbain, des pesticides, etc. Voués à donner l'alerte, plusieurs ouvrages, dont *Printemps silencieux*<sup>7</sup>, se sont vendus entre 20 et 30 millions d'exemplaires. Était déjà posée à cette époque la question de l'avenir de l'environnement au niveau mondial, l'action humaine étant pensée comme une force géologique. Plutôt que d'une cécité suivie d'un éveil, l'histoire serait plutôt celle de la marginalisation des savoirs et des alertes. Le *Nous* du *récit officiel* est fallacieusement globalisant : d'autres civilisations que l'occidentale ont construit des relations plus harmonieuses avec la *nature* et l'ensemble des espèces vivantes<sup>8</sup>. Au sein de l'occident colonialiste et industrialisé, toutes les couches de la société ne sont pas, au même degré, responsables de cette destruction. Le *récit officiel* fabrique donc une humanité abstraite, et prétend qu'il serait possible de raconter l'histoire de l'Anthropocène sans parler de capitalisme, d'inégalités, de guerre, d'impérialisme, sans mentionner le nom d'une seule multinationale.

Même en Occident, disent les auteurs, le type de développement finalement advenu n'était pas écrit d'avance – plusieurs lignes historiques méritent à ce titre d'être explorées. Ainsi, une *histoire politique du CO2*, montrerait que la prédominance du charbon n'était pas fatale, mais résulte de choix historiquement repérables, effectués par certains groupes économiques et sociaux conformément à leurs intérêts. Par la suite, le passage du charbon au pétrole résulterait moins d'une recherche d'optimisation, que de la volonté de s'affranchir du pouvoir des syndicats, etc. L'analyse de ces trajectoires permettrait d'établir des constats d'inefficacité, de repérer des bifurcations ou des alternatives négligées. Aussi contingents soient-ils, ces choix déterminent et durcissent des trajectoires technologiques sur la très longue durée. Une autre ligne historique serait *l'influence des guerres* et des développements militaro-industriels, brutalisant les relations entre l'homme et la nature, sur-dimensionnant les infrastructures de mobilisation des ressources, privilégiant la puissance par rapport à l'efficacité, favorisant par là le gaspillage. Aux technologies de guerre, on cherche ensuite de nouveaux débouchés, comme l'agriculture pour les tracteurs dérivant des chars, les engrais, des explosifs, les pesticides, des gaz de combat. La 2<sup>e</sup> guerre mondiale a inauguré une accélération sans précédent du développement industriel et de la consommation. Les situations d'exception contribuent également à nous désinhiber progressivement, à anesthésier nos sensibilités devant les destructions massives.

Est proposée aussi une *histoire de la consommation*, et de sa critique, tout aussi ancienne, mais incapable d'en dévier le cours. Inversion des valeurs : réparation, économie, épargne, présentées comme désuètes et néfastes, tandis que la consommation ostentatoire, l'obsolescence des produits seraient respectables. Pacte faustien : la consommation en échange de la routinisation du travail, de la mise en dépendance par le crédit. Une sorte d'*hédonisme disciplinaire*. Mais cette évolution ne s'est pas faite sans oppositions : mouvements sociaux pour la réduction drastique du temps de travail à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, définitivement éclipsés, cependant, à la faveur de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale et de la guerre froide, avec le ralliement des syndicats au consensus productiviste et keynésien, et l'endettement massif des ménages.

---

<sup>7</sup> Rachel Carson, *Silent spring*, Houghton Mifflin, Boston, sept. 1962 et *Printemps silencieux*, Plon, Paris, 1963

<sup>8</sup> Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Le Seuil février 2020

Réintégration, enfin, dans l'histoire de la pensée, des différentes représentations de l'enjeu écologique et des mouvements de protestation contre la révolution industrielle, de la défense de la forêt, à la lutte contre les pollutions, en passant par la contestation du « progrès » et les mouvements de retour à la nature. Face à la *grande accélération* de la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle, convergence de la critique de la technique et de la pensée environnementaliste, avec une apogée entre 1968 et 1978. Mais aujourd'hui, paradoxalement, malgré le GIEC, malgré la diffusion des préoccupations environnementales, et l'éclosion de nouvelles radicalités, est posé un constat de régression. *Dans le contexte de la mondialisation néolibérale et de la financiarisation de l'économie, les normes environnementales des pays riches favorisent plus la délocalisation des activités polluantes vers les pays pauvres qu'une amélioration globale.* Professionnalisation des ONG, marginalisation des critiques les plus incisives, du capitalisme, de l'impérialisme, de la croissance infinie dans un monde fini. Refus des limites, accompagné d'un regain de solutionnisme technophile chez les dirigeants mondiaux. Une histoire déprimante ? ou au contraire, la condition d'un dialogue plus fructueux avec les porteurs d'alerte scientifiques, et d'une reprise en mains populaire contre les institutions répressives, les élites sociales, les appareils de domination, les imaginaires aliénants ?

La question de la *désinhibition* revient souvent. Il s'agit de ce qui permet de s'accoutumer progressivement à, *normaliser*, ce qui auparavant, eût paru intolérable. Ses instruments : le lobbying, les coups de force technique, la récupération de la critique, les simulacres de prise en compte, etc. Il est proposé de les repérer dans le passé, afin de pouvoir en faire *une lecture dynamique*. *D'éviter les récits grandioses et impuissants sur la modernité*, l'accusation récurrente des *monstres sacrés* (intelligence humaine dévoyée, démographie, posture judéo-chrétienne de domination de la nature, modernité aveugle et dominatrice). *La petitesse des process de désinhibition*, estiment les auteurs, *nous rappelle que la modernité n'est pas ce mouvement majestueux, inexorable et spirituel dont nous parlent les philosophes. On peut au contraire la penser comme une somme de petits coups de force, de situations imposées, d'exceptions normalisées.* On retrouve l'appel au récit collectif, multiplié, à la mémoire partagée, à la réappropriation de l'histoire. Lesquels de ces récits nous permettront-ils de continuer à vivre, au-delà du point de non-retour ? Le livre cite ici Jeanine Salesse : *Quelles paroles faut-il semer, pour que les jardins du monde redeviennent fertiles ?*

Les enjeux de mémoire et de la parole retrouvées sont donc à la base de *l'Événement Anthropocène*, qui cite aussi René Char et Henri Michaux. Logiquement donc, c'est un poème, une épopée, composée par Laurent Grisel, qui relèvera le défi.

### **Climats, épopée**

Ce petit miracle de livre <sup>9</sup>, qui unit érudition et pédagogie, géologiques et météorologiques, attention et empathie ethnologiques, analyse économique et politique, révolte et espérance, commence en chant de gratitude. Sont ainsi remerciés professeurs et formateurs, l'amie écrivaine qui a donné l'impulsion initiale, et quelques savants, ou collectifs scientifiques, d'Arrhenius découvrant l'effet de serre au seuil du 20<sup>e</sup> siècle, jusqu'à Hansen qui, cent ans plus tard, face à un GIEC encore bien timide, a refusé d'amodier la vérité. Est aussi nommé, mais *pas* pour le remercier, un notoire et *serial* enfumeur (tabagisme, amiante, pesticides, climat). C'est ainsi que nous sommes, de proche en proche, attirés dans l'œil cyclonique de ce que Laurent Grisel appelle non une histoire, *mais* (la

---

<sup>9</sup> Laurent Grisel, *Climats épopée*, éditions Publie.net, 1995 et 2021

conjonction apparait mystérieusement, attire l'attention) une *épopée*, terme sur lequel il faudra revenir.

Dès son premier chant, le poème nous emmène chez les Mundurucus, vivant entre le rio Tapajos et la rivière des Sept Chutes aux confins du Para et du Mato-Grosso, peuple en lutte contre d'énormes projets miniers ou de *mise en valeur* de la forêt et enfin contre une gigantesque retenue d'eau. Leur combat, réprimé par le pouvoir, a beau se traduire par des formes non violentes, inventives, elle entraîne encore plus de répression. Ce premier chant pose d'emblée les enjeux du poème. L'un est formel, concerne la description des boucles d'évènements et de facteurs en interaction, en rétroaction. Un autre porte sur le dévoilement de problèmes de fond : la destruction de l'environnement et la résistance induite sont directement liées aux représentations mentales et culturelles ; la méconnaissance ou le déni des conséquences sont les aliments de la mauvaise foi, qui soutient les rapports de domination, la violence de l'économie extractive... Contre tout cela, avec eux, on se bat ! Enfin, un enjeu esthétique et sensible : le poème voudrait nous faire participer à leur manière de considérer la forêt, les eaux, les poissons, les tortues, etc., fraternelle, non utilitariste. Viendront ensuite quelques autres séquences, analogues par la richesse des niveaux de sens mobilisés, dans lesquelles convoitise et négligence causent et attisent de bruyants ou discrets cataclysmes, et où solidarité et ingéniosité sont ou seraient les meilleurs antidotes : la destruction de la Nouvelle-Orléans par Katrina, la disparition du glacier andin *Chacaltaya*, château d'eau pour des millions de personnes, l'assèchement du lac d'*Oroumiyeh*.

Pour Italo Calvino<sup>10</sup>, les épopées d'aujourd'hui sont des récits qui confrontent l'homme pris dans l'Histoire à une nature immuable. Mais immuable, la nature ne l'est plus : *l'Événement anthropocène* nous rappelle que l'humanité est désormais une force géologique, capable d'agir sur elle. Dans son poème, Grisel nous fait vivre en accéléré cette évolution, et son aboutissement possible : une Terre rejoignant la trajectoire thermique de Vénus, aboutissant à 446 voire 482 degrés Celsius de température de surface. Après le Permien, il était moins une. L'apparition en 10 000 ans d'un véritable enfer, la quasi-disparition de la vie. Un brusque changement d'échelle de temps, un saut dans l'inconnu, que nos trajectoires actuelles nous feraient atteindre en une centaine d'années seulement. Entre Permien et Crétacé, seul le stockage massif de gaz carbonique dans la craie a évité à la Terre la catastrophe. Mais aujourd'hui, les mers sont acides : cela ne fonctionnera plus. Le poème met en scène de curieux personnages : l'effet de serre et ses gaz, des terres assombries par la fonte des glaces, responsables de *l'albedo flip*, des lacs sous-glaciaires inter- connectés, accélérant la glisse des glaciers vers l'océan. De même, le dialogue rompu entre les arbres et les nuages du Kilimandjaro, le méthane asphyxiant, inflammable et destructeur. Le cyclone, agent actif, s'il en est ! Mais le poème nous en donne malicieusement la recette, comme une invitation à en déclencher un nous-même, et le voici battu devant nos yeux comme un sabayon dans sa jatte. Le charbon, capable de brûler sournoisement, pendant des millénaires ; les déserts qui s'étendent. Ces différents protagonistes, comme d'ailleurs aussi la répression et la lutte, se développent au sein de boucles de rétroaction que le poème nous fait comprendre avec une simplicité, voire un culot, étourdissants, et ce sont tous ces personnages, ces tourbillons, cette polyphonie qui font *l'épopée*.

Le sinistre ballet des puissants impose son tempo : pression sur les peuples autochtones, abandon puis criminalisation des pauvres coincés par la tempête ou négligence dans la gestion des systèmes d'adduction d'eau. Il est nommé, au fil du chant, de plus en plus clairement : économie de pillage, mensonge et recherche du bouc émissaire, refus de mettre en question le droit de propriété,

---

10 Italo Calvino, *Turner la page*, Trad. Christophe Mileschi, Gallimard, Du monde entier, nov. 2021

préférence donnée aux mécanismes de marché, gangrenés par la spéculation, souvent notoirement inefficaces, plutôt qu'à la gestion des biens communs, manipulations des dates de référence pour offrir à l'industrie des calendriers, pour s'adapter, qui ménagent les intérêts financiers, au détriment d'une baisse rapide des émissions de gaz à effet de serre, culture de l'insensibilité... Et pourtant existent les alternatives, construites sur les collectifs, présents (famille, conseillers), passés (legs des semences) et futurs. *Et toi, qui cultives ton champ, tu n'es pas seul.* Ainsi cette continuité dans la transmission et le partage des *communs* est-elle opposée à l'aventurisme de quelques-uns, qui, au nom de leur droit impatient à l'aventure solitaire, nous feraient basculer dans l'irréversible. L'opposition entre le *nous* de la coopération, de l'ingéniosité, du partage des savoirs, du dialogue, et le *eux* des accapareurs, des prédateurs indifférents est un des ressorts du poème, offert en alternative à la déploration, à la passivité : *Il faut déposséder les possédants de tout/ leur reprendre les ressources qu'ils dilapident/ leur reprendre les décisions qu'ils prennent à notre place.*

## Poésie

Dans *Climats*, pas davantage d'amalgame entre les responsabilités, que dans *l'Événement Anthropocène*. Dans les deux ouvrages, le même refus de se laisser enfermer dans la culpabilité, de laisser dévaloriser le « public » le laisser assigner à une prétendue *dissonance cognitive*, le même encouragement à récupérer la marche des affaires, confisquée par les puissants, et qui pourrait l'être à nouveau par ceux qui savent. Dans les deux cas, la poésie est l'arme de ce refus.

Bonneuil et Fressoz citent à cet effet le poème de René Char *Les inventeurs* (1949). Faut-il céder à la vision du monde des lanceurs d'alerte ? Certes, ceux-ci préviennent, utilement, d'un danger mais *sont d'un autre versant, et inaptés à une présence chaleureuse au monde, à l'économie de la joie et aux couleurs plaisantes*. Les auteurs de *l'Événement Anthropocène* entendent ce poème comme un refus d'abandonner notre autonomie au pouvoir technocratique.

La poésie du réel de Grisel montre son efficacité pour concentrer le temps, l'espace, pour donner une vision panoramique. La concision y ouvre à l'ampleur. L'empathie reste contenue, ce qui permet le recul. Il s'agit de maintenir ensemble l'émotion et la lucidité, la tristesse et la capacité de résistance. La forme épique est une manière de donner voix à la multitude, humaine, ou non, animée, ou non.

Dans l'analyse historique ou le travail poétique, le même effort, finalement, de mettre un peu d'intelligibilité sinon d'ordre, dans le chaos des informations, des interprétations. *Ce que peut faire la poésie ? Réunir l'intelligible et le sensible dans l'être entier, permettre de savoir ce qui se passe et ce que nous pouvons faire*<sup>11</sup>. Plus de séparation entre dire et agir. *Pas une histoire mais une épopée.*

## Ricocher ?

Pendant plus de vingt ans, il n'est guère de jour où je n'aie songé au bouleversement climatique. Mon sentiment dominant reste, cependant, la sidération. Pourtant, en 2022, ceux qui ont pris conscience de la gravité du problème n'ont plus à se résigner à être définitivement minoritaires. Le constat est fait, documenté, et commence à être partagé, même si des événements comme ceux d'Ukraine révèlent la pugnacité des adversaires<sup>12</sup>. Mais je n'ai pas encore vraiment réussi à l'intégrer à ma vision du monde, et sans doute ne suis-je pas seul dans ce cas. Déjà est arrivé le temps de

---

<sup>11</sup> Laurent Grisel

<sup>12</sup> Naomi Klein *Guerre et climat : le péril de la nostalgie toxique*, AOC media, 13 mars 2022



l'action, des décisions et des luttes collectives, d'un changement drastique des modes de vie, bien au-delà des comportements de témoignage. Le décalage entre une vision insoutenable du monde à venir et la résistance nécessaire nous contraint, nous brutalise. Déjà, aussi, le négationnisme bête et méchant, qu'il soit ou non basé sur une pseudoscience, est subtilement remplacé par la diversion. Qu'elle provienne de la peur de manquer, qu'on voit réveillée par la guerre en Ukraine, qu'elle se nourrisse du sentiment d'impuissance, ou encore qu'elle réponde à la *bonne vieille* stratégie du bouc-émissaire, on parlera, décidément, d'autre chose. Et surtout pas de pauvreté, d'inégalités, de risque écologique (ou à la rigueur, sur le mode du solutionnisme technologique, de la géo-ingénierie), mais de dangers fabriqués : immigration, islamo-gauchisme et autres épouvantails. Tout à la fois, Bolloré finance la propagation de ces idées, et gagne de l'argent dans la logistique d'une économie mondialisée. N'est-ce pas significatif ? Ce contexte renforce mon envie de partager mes lectures sur le climat, et les clés d'interprétation qu'elles inspirent. Au-delà, creuser, rendre compte de mes enthousiasmes, m'obliger à les transmettre est une sorte de gymnastique pour m'orienter, contre raideurs et crampes, du côté de l'espérance.

Ces livres, notamment *l'Événement anthropocène* ou *Climats, épopée* m'apportent des matériaux pour construire mon propre cadre réflexif, interprétatif. Parmi ceux-ci, le caractère massif de l'économie du pillage, l'aggravation du malheur des plus pauvres par la négligence et l'indifférence, voire l'hostilité des dominants. Le rappel que la prise de conscience, la pensée, les luttes pour le climat viennent de loin et s'enracinent dans une histoire riche, de deux ou trois cents ans. Que l'oubli est puissant, paralyse, est facilement instrumentalisé, pour culpabiliser, opprimer. Qu'à l'inverse, la mémoire est libératrice.

L'amnésie est renforcée par l'effet cumulé des désastres, de la puissance industrielle ou militaire au service de la destruction. On s'habitue, on se résigne, la sensibilité s'émeuse, les sociétés se désinhibent. Le concept de désinhibition est pour moi un des enseignements majeurs de ces lectures. Face à tout cela, la parole créatrice, partagée, polyphonique. À côté de la déploration, ou de l'indignation, vite métabolisées en lassitude et sentiment d'impuissance, nous avons besoin de paroles et de récits qui nous permettront de vivre tout près, voire au-delà, *du point de non-retour*, pour comprendre, pour retrouver notre dignité. Certes, le thème de la parole partagée est aujourd'hui fréquent. À nous de trouver les moyens d'aller au-delà de la simple incantation, pour *restaurer la voix collective de la littérature*, comme dit Amitav Ghosh, qui poursuit ainsi : *J'ai voulu essayer de revenir à des pratiques collectives anciennes en imaginant un texte qui n'est pas destiné à être lu en silence mais à voix haute et en groupe*<sup>13</sup>. On est très proche de la manière dont Laurent Grisel conçoit la poésie.

Il nous faut donc changer de *Nous*, passer d'un *Nous* assigné à culpabilité collective et repentance d'emprunt, le *Nous* factice, au *Nous* en archipel d'*êtres parlants*, cherchant, chacun, sa voix, le *Nous* d'un peuple re-formé, un *Nous* de combat, et le moyen en est un récit ou plutôt des récits, collectifs, comme en témoignent les *Mundurukus* dans *Climats, épopée*.

Une condition de ces développements, de ces changements, est sans doute de nature existentielle ou spirituelle : guérir, renouer avec la joie. C'est l'approche d'Alain Damasio dans *Les Furtifs*<sup>14</sup> : déplacer les images de la vie bonne du côté de la puissance de vie. C'est aussi un des enjeux de nos quatre livres. Il n'y a sans doute pas de complot néolibéral à l'origine du 11 septembre, ou de Katrina,

---

<sup>13</sup> Sylvain Bourmeau, Entretien avec Amitav Ghosh *La crise climatique est aussi une crise de la culture et de l'imagination*, AOC Media 20/08/2021

<sup>14</sup> Alain Damasio, *Les Furtifs*, La Volte 2020

des guerres fratricides du Congo, etc., mais il y a un intérêt objectif du système néolibéral à ce que nous ne parvenions pas à sortir de la sidération, que nous ne puissions récupérer, nous souvenir, nous réapproprier le sensible, la contemplation. Au-delà du simple opportunisme, Naomi Klein<sup>15</sup> dévoile de véritables stratégies du choc. Guerres, crises économiques, catastrophes naturelles sont chaque fois l'occasion d'une purge néolibérale, de la montée d'un cran d'un *capitalisme du désastre*.

Alors oui, sans doute, voudrions nous des utopies, comme l'expression et l'outil d'un *optimisme de la volonté*<sup>16</sup>. *L'optimisme*, disait Bonhoeffer, *en tant que volonté d'avenir, même s'il se trompe cent fois(...) est la santé vitale qu'il faut préserver de toute contagion*<sup>17</sup>. Au sein de la polyphonie évoquée plus haut, l'utopie est une des modulations nécessaires. C'est notamment ce que posent les auteurs de l'Évènement Anthropocène : en premier lieu à partir de la question d'un approfondissement démocratique. *Comment refonder l'idéal démocratique quand s'évanouit le rêve de l'abondance matérielle ?* demandent les auteurs de l'Évènement Anthropocène. Ou, citant Dominique Bourg : *comment inventer un nouvel idéal d'émancipation ?*

La deuxième question posée tant par Bonneuil et Fressoz que par Grisel, est celle d'une reprise du pouvoir, de l'initiative. Il s'agit encore de partager la parole, l'inspiration, de se fonder sur les capacités d'auto-organisation du peuple, l'invention collective. Et en *commençant par le respect*<sup>18</sup> comme le suggère si fortement *Dans la lumière*, en tenant compte de la force des inégalités, de la fracture entre culture savante et cultures reléguées. La vérité des relations sociales est la condition absolue du dialogue entre différentes conceptions du monde, d'une connaissance partagée. Essayer de comprendre comment un changement de culture peut advenir, le construire comme une éducation, pas une manipulation. Dans l'ordre délétère, révéler le poids de nos consentements tacites.

Autre utopie enfin : dénonçant l'idéologie réductrice du *discours officiel de l'anthropocène*, Bonneuil et Fressoz appellent de leur vœux une alliance renouvelée entre le peuple et les scientifiques. Dans *la trilogie climatique*, Kim Stanley Robinson essaie de donner corps à une trajectoire qui conduirait à ce type d'alliance.

Mais accueillir les utopies, est-ce vouloir en écrire soi-même ? Réfléchissant au sentiment de gêne que j'évoquais plus haut, je suis amené à me situer vis-à-vis de différents types d'imaginaires, selon le terrain dans lequel ils s'enracinent – ou restent posés en surface. Dans la *Trilogie*, il s'agit d'un *imaginaire du futur*, basé sur un postulat de confiance dans la science. L'auteur s'en explique dans un entretien paru dans le Hors-Série de Socialter *Le réveil des imaginaires*<sup>19</sup>. Il y relève notamment que *La science est l'idéologie la plus puissante pour évaluer ce qu'il est possible ou impossible de faire physiquement*, ce qui permet de distinguer les *simples* difficultés des limites physiques infranchissable, et nous requiert pour *imaginer des trajectoires qui nous mènent vers (une) destination meilleure*. Dans les trois autres livres sur lesquels j'appuie ma réflexion, l'imaginaire concerne le présent, voire le passé, les représentations du monde, la mémoire et la mise en commun de ces représentations, et enfin la manière dont nous y sommes personnellement impliqués. Il s'agit

---

<sup>15</sup> Naomi Klein *La stratégie du choc*, Léméac éditeur 2007 ; *Le choc des utopies, Porto-Rico contre les capitalistes du désastre*. Lux Editeur 2019

<sup>16</sup> Kim Stanley Robinson, *Nous voulons des utopies ! Le réveil des imaginaires*, Socialter HS n°8, Avril-mai 2020.

<sup>17</sup> Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission*, Ed. Labor et Fides p.26

<sup>18</sup> *Vous commencerez par le respect* : Maurice Bellet. *Le lieu du combat*, Ed. Desclée de Brouwer, 1976

<sup>19</sup> Kim Stanley Robinson *Nous voulons des utopies !* op.cit.

peut-être alors moins d’imaginaire que de symbolique, au sens étymologique : faire tenir les choses ensemble.

Mon ambiguïté vis-à-vis du livre de Robinson vient peut-être de là : l’imaginaire qu’il m’intéresse d’explorer avec l’outil de la poésie est moins celui du raconteur d’histoires, que celui qui nous imprègne, souvent à notre insu : les représentations culturelles latentes, les clichés, *nos images de la vie bonne*, nos figurations du possible et de l’impossible, Celles-ci nous barrent certaines voies, nous convainquent que d’autres sont *naturelles* et donc nécessaires, alors qu’elles sont, au contraire, historiquement construites. La poésie comme instance critique. Comme disait Michel Butor, lui demander de *nous aider à comprendre ce que nous voulons vraiment*. En conséquence, peut-être, s’efforcer d’éviter, dans le poème, *le passage au programme*. Grisel ne fait rien d’autre lorsque – *Bien sûr que c’est possible*<sup>20</sup>, il souligne les alternatives à multiplier, les nouveaux comportements à la portée de tous, sans donner, pour autant, de recette. Une intuition voisine inspire la dernière partie de *Par où Or (ne) ment*<sup>21</sup>.

Je parle ici à partir de mes propres tâtonnements, liés à ma difficulté très personnelle de me projeter par l’imagination ; je ne suis pas en mesure de généraliser. Au contraire de l’écrivain, le lecteur que je suis aussi, a pu apprivoiser, au moins un peu, la peur d’imaginer le futur, grâce à la lecture inaugurale du cycle de *la Ligue de tous les mondes* d’Ursula Le Guin, élargie ensuite à d’autres auteurs. Récemment *Le réveil des imaginaires*<sup>22</sup>, et Ariel Kyrrou, dans son livre *Dans les imaginaires du futur*<sup>23</sup> sur les relations entre utopies et littérature, sont venus aussi me proposer des outils précieux pour réfléchir à ce que (*je voudrais*) vraiment.

L’exigence utopique propre à l’écrivain – du moins, la mienne – me pousse à m’efforcer de m’approprier ce qui m’arrive, ou plutôt trouver la parole juste sur ce qui m’arrive. Elle me fait croire que si j’y parviens, en partant de mon point de vue singulier, j’encouragerai à mon tour d’autres à en faire autant, et que par là même je contribuerai au foisonnement créatif qui augmentera notre résilience, notre solidarité, voire notre pouvoir atténuateur de la catastrophe. Je n’ai pas encore trouvé le chemin de cette parole juste qui constituerait ma propre expression de l’empathie, ainsi que du recul, de la patience, de la lucidité nécessaires, face au dérèglement climatique, à ce que j’en éprouve directement, à ce que j’en entends dire. Il me semble cependant qu’un préalable sera le dépassement de la sidération, puis le démêlement des sentiments, négatifs comme la résignation, positifs comme l’indignation, la colère. Ceux-là sont d’utiles moteurs, des formes de résistance du désir, de la combativité, mais de piètres filtres pour la compréhension. Un va-et-vient permanent entre la lecture, l’écriture et l’action restera, sans doute, indispensable : les rencontres, personnelles ou littéraires, l’écoute, l’action citoyenne pour désankyloser, combattre l’arthrose de la sensibilité et de l’imagination. En d’autres termes peut-être, face au désastre, satisfaire le besoin d’action et de luttes collectives pour retrouver un peu d’espace singulier pour l’écriture.

Vincent Wahl – avril 2022

---

<sup>20</sup> Laurent Grisel, *Climats épopée*, op. cit. p 72

<sup>21</sup> Vincent Wahl, *Par où (or) ne ment*. op. cit. pp 172 sq.

<sup>22</sup> *Le réveil des imaginaires*, Socialter HS n°8, Avril-mai 2020

<sup>23</sup> Ariel Kyrrou, *Dans les imaginaires du futurs*, volte-face d’Alain Damasio, Ed. ActuSF, 2021